



« Se pourvoir d'armes propres » : Machiavel, les « péchés des princes » et comment les racheter

Jean-Claude Zancarini

Université de Lyon, ENS Lettres et sciences humaines, UMR CNRS Triangle

Résumé Dans les textes de Machiavel, la question de la guerre est souvent l'horizon même de la question de la politique. La politique et la guerre y sont en permanence mêlées, souvent indissociables ; cela dans les relations que les États établissent entre eux, mais aussi à l'intérieur même des États, des provinces et des cités. Il ne s'agit pas ici de couvrir l'ensemble de ce champ des liens entre la politique et la guerre, tâche impossible à mener dans le cadre d'un article, mais seulement de traiter un des aspects de cette question : il s'agira de voir comment la polémique de Machiavel contre les armes mercenaires et auxiliaires et en faveur des « armes propres » est un des axes structurants de l'ensemble de l'œuvre, un des éléments qui donnent sens aux textes. L'erreur consistant à ne pas avoir compris l'importance des « armes propres » et le rôle déterminant de l'infanterie est un des « péchés des princes » de l'époque des guerres d'Italie ; dans l'écriture des textes de Machiavel on ressent un effort constant pour faire comprendre comment on pourrait racheter, « rédimier » (*redimere*), ces péchés. C'est cet effort que cet article tente de mettre en évidence.

Mots clés Florence, Machiavel, guerre, le prince

- 1 Dans les textes de Machiavel, la question de la guerre est souvent l'horizon même de la question de la politique. La politique et la guerre y sont en permanence mêlées, souvent indissociables ; cela dans les relations que les États établissent entre eux, mais aussi à l'intérieur même des États, des provinces et des cités. Il ne s'agit pas ici de couvrir l'ensemble de ce champ des liens entre la politique et la guerre, tâche impossible à mener dans le cadre d'un article, mais seulement de traiter un des aspects de cette question : il s'agira de voir comment la polémique de Machiavel contre les armes mercenaires et auxiliaires et en faveur des « armes propres » est un des axes structurants de l'ensemble de l'œuvre, un des éléments qui donnent sens aux textes. L'erreur consistant à ne pas avoir compris l'importance des « armes propres » et le rôle déterminant de l'infanterie est un des « péchés des princes » de l'époque des guerres d'Italie ; dans l'écriture des textes de Machiavel on ressent un effort constant pour faire comprendre comment on pourrait racheter, « rédimier » (*redimere*), ces péchés.

Les péchés des princes

- 2 Si « l'Italie a été parcourue par Charles [VIII], pillée par Louis [XII], forcée par Ferdinand et outragée par les Suisses » (*Le prince*, XII), si les armées italiennes

ont toujours fait mauvaise figure face à ces armées étrangères, c'est bien à cause d'erreurs, qui sont à la fois politiques et militaires, commises par les princes italiens. Ces erreurs, Machiavel les nomme des péchés : dans ce même chapitre XII, qui ouvre la série des chapitres consacrés à la façon de faire la guerre, Machiavel commente la façon dont le roi de France Charles VIII a traversé l'Italie pour s'emparer de Naples à l'automne 1494 sans rencontrer de résistance : « [...] et celui qui disait que nos péchés en étaient cause disait la vérité ; mais ce n'étaient pas du tout ceux qu'il croyait, mais ceux que j'ai racontés et puisque c'étaient là péchés de princes, ils en ont souffert les peines eux aussi. » Il s'agit d'une claire allusion aux sermons du prieur du couvent dominicain de Saint-Marc, Jérôme Savonarole, qui, en novembre et décembre 1494, montait en chaire presque tous les jours pour expliquer que la guerre était causée par les péchés des Florentins et des Italiens ; mais au-delà du clin d'œil et du jeu avec la terminologie religieuse, il y a un diagnostic politique : pour Machiavel, les péchés des princes italiens consistent à avoir confié la conduite de la guerre à des condottiers mercenaires, qui eux-mêmes n'avaient pas mis en place une forte infanterie¹. Il ne faut donc pas voir dans les défaites italiennes un effet de la *fortuna* mais bien le résultat des péchés commis dans la conduite des affaires militaires : dans le chapitre XXIV, où il entend expliquer pourquoi les princes d'Italie perdirent leurs États, il souligne que ces derniers ont tort d'accuser la *fortuna* au lieu de ce qu'il nomme leur *ignavia*, et qui n'est autre que le péché de paresse (ajoutons qu'en latin, ce terme désigne la lâcheté, soit le pire péché d'un militaire). La raison de leurs échecs, c'est bien « un défaut commun quant aux armes, pour les raisons que, ci-dessus, on a longuement examinées ». On ne s'étonne pas dès lors que, dans l'exhortation à libérer l'Italie des barbares du dernier chapitre du *Prince*, Machiavel appelle de ses vœux un « rédempteur », c'est-à-dire un homme capable de racheter (*redimere*) les péchés des princes.

La tâche du « rédempteur de l'Italie »

- 3 Un prince doit s'appuyer sur des « armes propres », dont la définition est donnée dans le chapitre XIII : « Les armes propres sont celles qui sont composées de tes sujets ou de tes citoyens ou de tes créatures : toutes les autres sont soit mercenaires soit auxiliaires [...]. » La critique des armes mercenaires et auxiliaires est menée avec vigueur, non sans ironie, avec des formules qui font mouche et ne laissent aucune place à la nuance : la formule du chapitre XII, 31, à propos des condottiers italiens, « et la fin de leur vertu fut que l'Italie a été parcourue par Charles, pillée par Louis, forcée par Ferdinand et outragée par les Suisses »², suffirait à elle seule à montrer que le sarcasme sert d'arme contre la singulière *virtù* de ces capitaines mercenaires, qui sont d'ailleurs de bien étranges soldats : « Ils veulent bien être tes soldats tant que tu ne fais pas la guerre ; mais dès

¹ Ce n'est pas la seule fois où Machiavel s'en prend aux « péchés » politiques et militaires des princes italiens ; le terme est employé dans *Discours*, II, 18, chapitre consacré d'ailleurs à la défense de la primauté de l'infanterie sur la cavalerie (« *Ed infra i peccati de' principi italiani, che hanno fatto Italia serva de' forestieri, non ci è il maggiore che avere tenuto poco conto di questo ordine, ed avere volto tutta la sua cura alla milizia a cavallo. Il quale disordine è nato per la malignità de' capi, e per la ignoranza di coloro che tenevano stato* »), et dans *L'art de la guerre* (livre II : « *Ico, pertanto, che quegli popoli, o regni, che istimeranno più la cavalleria che la fanteria, sempre fieno deboli ed esposti a ogni rovina, come si è veduta l'Italia ne' tempi nostri ; la quale è stata predata, rovinata e corsa da' forestieri, non per altro peccato che per avere tenuta poca cura della milizia di piè, ed essersi ridotti i soldati suoi tutti a cavallo* »).

² « [...] e' fine della loro virtù è stato che Italia è stata corsa da Carlo, predata da Luigi, sforzata da Ferrando e vituperata da' Svizzeri » (les traductions du *Prince* sont tirées de l'édition que Jean-Louis Fournel et moi-même avons publiée aux PUF en 2000).

que la guerre vient, ils ne veulent que fuir ou s'en aller. »³ Quant aux troupes auxiliaires, Machiavel prévient : « [...] celui, donc, qui veut ne pas pouvoir vaincre, qu'il se prévale de telles armes. »⁴

- 4 Dans le chapitre XXVI, Machiavel va montrer que la tâche de celui qui voudra racheter les péchés des princes et se faire le rédempteur de l'Italie est essentiellement militaire : il devra savoir mettre fin aux défaites des armées italiennes en se pourvoyant « d'armes propres car on ne peut avoir de plus fidèles, ni de plus vrais, ni de meilleurs soldats » et en « mettant en ordre une infanterie qui résiste aux cavaliers et n'ait pas peur des fantassins ».
- 5 Jusqu'à présent, explique Machiavel, « aucun des Italiens susnommés »⁵ n'a su mener à bien la résurrection de l'Italie parce qu'il n'a pas su y introduire « les ordres » qui auraient permis de faire resurgir la vertu militaire de l'Italie, désormais « éteinte » (*spenta*). Ces ordres à introduire, la nécessaire entreprise de renouvellement à mener concernent – dans la conjoncture présente – les armes et la façon de mener la guerre. La forme à donner à la « matière » italienne va donc se préciser, dans la nécessité du moment, par la description d'une forme à donner à une infanterie italienne. Parce qu'il y a une « matière » italienne, une « vertu militaire à l'état potentiel » dans les « membres », ainsi que l'indique la formulation du § 16 : « Ici, il y a grande vertu dans les membres, dès lors qu'elle ne manquerait pas dans les têtes. » Dans la phrase machiavélienne, l'utilisation de l'indicatif présent (*qui è virtù grande*) insiste sur le lien nécessaire entre la vertu des *capi* (« les têtes » mais aussi les chefs) et celle des « membres » ; mais ce lien nécessaire est comme remis en question par l'utilisation du subjonctif imparfait (à valeur conditionnelle) de la subordonnée (*quando la non mancassì*) ; l'ambiguïté qui naît de cette tournure grammaticale semble bien indiquer que, pour Machiavel, « la vertu des membres » est une potentialité dont la réalisation dépend de l'introduction ou non des « ordres » nécessaires.
- 6 La « preuve » de cette existence est donnée par la reprise (§ 17) d'un cliché (déjà formé au moment où Machiavel écrit et promis à un bel avenir⁶) : l'allusion aux victoires italiennes, dès lors qu'il s'agit, non de batailles rangées, mais de « duels et d'échauffourées », renvoie à une rencontre sur le champ d'honneur emblématique de cette « vertu italique des membres », le « défi de Barletta », qui vit combattre, le 13 février 1503, treize chevaliers français contre treize chevaliers italiens (au service du roi d'Espagne)⁷. À elle seule, cette vertu des hommes ne saurait suffire : en fait foi la liste des défaites « des armées tout italiennes ». La

³ *Le prince*, XII, 7 : « *Vogliono bene essere tua soldati mentre che tu non fai guerra ; ma, come la guerra viene, o fuggirsi o andarsene.* »

⁴ *Le prince*, XIII, 7 : « [...] colui adunque che vuole non potere vincere, si vaglia di queste arme. »

⁵ On peut hésiter entre les Italiens cités au chapitre XXIV (« le roi de Naples, le duc de Milan et d'autres ») et ceux du chapitre VII (Francesco Sforza et Cesare Borgia). G. Inglese défend la première hypothèse – en faisant remarquer, à notre sens à juste titre, que, pour Machiavel, les Italiens du chapitre VII ont fait preuve de « vertu militaire » – mais des critiques aussi importantes que F. Chabod et G. Russo ont défendu la seconde.

⁶ Le défi de Barletta et ses protagonistes seront le sujet de romans historiques du XIX^e siècle.

⁷ Guicciardini le relate en détail dans son *Histoire d'Italie*, V, XIII. On peut remarquer qu'il met dans la bouche du capitaine espagnol Gonzalve de Cordoue des paroles – adressées, avant le combat, aux chevaliers italiens – qui font écho à celles de Machiavel : « Il était à présent permis à quelques hommes qui ne le cédaient pas en vertu à leurs aînés, de montrer à tous que si l'Italie, victorieuse de tous, avait été parcourue depuis quelques années par des armées ennemies, c'était seulement à cause du manque de prudence de ses princes qui, par ambition, s'étaient opposés entre eux, et, pour l'emporter l'un sur l'autre, avaient appelé des armées étrangères. » Nous citons d'après Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancanini (éd.), Paris, Laffont, 1996.

« vertu italique » – celle qui permettra de se défendre des étrangers – naîtra donc de la fusion de cette capacité guerrière des soldats avec des ordres militaires nouveaux : ce que Machiavel nomme « l'ordre tiers », capable de s'opposer aux Suisses et aux Espagnols.

- 7 Pour mettre en lumière les défauts de ces deux dernières infanteries, il énonce une commune opinion⁸ et la corrobore par un seul exemple – la bataille de Ravenne – qui montre les défauts de l'ordre suisse (et non de la nation, puisqu'en l'occurrence il s'agissait de soldats allemands). Cette bataille se déroula le 11 avril 1512 et vit la victoire des troupes françaises (qui avaient des fantassins allemands à leur service) ; les Français perdirent leur capitaine, Gaston de Foix, au cours de la bataille ; cette sanglante bataille (il y eut plus de dix mille morts) n'eut pas d'effet sur la suite de la guerre, car les Suisses, recrutés par le pape, chassèrent peu après les Français de Lombardie. Voici comment Machiavel présente l'affrontement entre les deux infanteries :

[24] Et bien que, d'expérience, on n'ait jamais vu entièrement semblable chose, on en a eu un avant-goût lors de la bataille de Ravenne, lorsque les infanteries espagnoles affrontèrent les bataillons allemands, qui observent le même ordre que les Suisses : et là, les Espagnols, grâce à l'agilité de leurs corps et en s'aidant de leurs rondaches, s'étaient glissés au milieu des piques, en dessous d'eux, et pouvaient les blesser en toute sécurité sans que les Allemands y pussent remédier ; et n'eût été la cavalerie qui les bouscula, ils les auraient tous exterminés.

- 8 On pourrait remarquer qu'aucun des témoignages directs, du moins parmi ceux qui nous sont parvenus, ne fait mention de cette quasi-extermiation des fantassins allemands. On pourrait également remarquer, en prenant appui sur un passage de *L'art de la guerre*⁹, que Ravenne montra aussi la capacité de l'infanterie espagnole à résister à la cavalerie française (« les Espagnols, en rangs serrés, se retirèrent en lieu sûr »), mais il m'importe ici, de mettre en évidence que selon Machiavel, pour la forme d'infanterie qu'il désire voir mettre en place, celle qui saura échapper aux deux défauts en étant capable de résister aux cavaliers et de ne pas avoir peur des fantassins¹⁰, deux éléments sont déterminants : « le genre des armes et la variation des ordres ».

8 *Le prince*, XXVI, 23 : « *Perché gli Spagnuoli non possono sostenere e cavagli, e li Svizzeri hanno ad avere paura de' fanti quando gli riscontrino nel combattere obstinati come loro : donde si è veduto e vedrassi, per esperienza, li Spagnuoli non potere sostenere una cavalleria francese e li Svizzeri essere rovinati da una fanteria spagnuola.* » (« En effet, les Espagnols ne peuvent faire face aux cavaliers, les Suisses doivent avoir peur des fantassins quand ils en rencontrent d'aussi obstinés qu'eux au combat : si bien que l'on a vu et que l'on verra par expérience que les Espagnols ne peuvent faire face à une cavalerie française et que les Suisses courent à leur ruine contre une infanterie espagnole. »)

9 *Dell'arte della guerra, libro secondo* : « Chacun sait combien de fantassins allemands moururent lors de la bataille de Ravenne ; cela naquit de ces mêmes raisons ; en effet, l'infanterie espagnole s'approcha à portée d'épée de l'infanterie allemande et ils les auraient tous exterminés si les cavaliers français n'étaient venus secourir les fantassins allemands ; néanmoins, les Espagnols, en rangs serrés, se retirèrent en lieu sûr. Je conclus donc qu'une bonne infanterie doit non seulement pouvoir faire face aux cavaliers, mais ne pas avoir peur des fantassins ; ce qui, comme je l'ai dit de nombreuses fois, provient des armes et de l'ordre » (N. Machiavelli, *Opere*, vol. I, C. Vivanti éd., Turin, Einaudi-Gallimard, 1997, p. 565 ; les traductions sont de mon fait). Machiavel se sert également de l'exemple de la bataille de Ravenne dans les *Discours*, II, 16 et 17.

10 *Le prince*, XXVI, « [25] *Puossi adunque, conosciuto il difetto dell'una e dell'altra di queste fanterie, ordinarne una di nuovo, la quale resista a' cavalli e non abbia paura de' fanti : il che lo farà la generazione delle arme e la variazione delli ordini [...].* » (« On peut donc, une fois compris le défaut de l'une et de l'autre de ces infanteries, en mettre en ordre une nouvelle qui résiste aux cavaliers et n'ait pas peur des fantassins ; ce que permettra le genre des armes et la variation des ordres [...]. »)

- 9 Certains passages de *L'art de la guerre* permettent de donner leur sens militaire précis à ces expressions. Fabrizio Colonna se charge d'expliquer ce qu'il entend par « le genre des armes », en répondant à la question : « Dites-nous comment vous les armeriez ? »
- Je prendrais certaines des armes romaines et certaines des allemandes, et je voudrais que la moitié fût armée comme les Romains et l'autre moitié comme les Allemands. En effet, si, sur six mille fantassins, comme je vous le dirai bientôt, j'avais trois mille fantassins avec des boucliers à la romaine et deux mille piquiers et mille escopettiers à l'allemande, cela me suffirait car je placerais les piquiers soit sur le front des bataillons, soit à l'endroit où je craindrais le plus les cavaliers ; quant à ceux qui ont un bouclier et une épée, je m'en servirais pour épauler les piquiers et gagner la bataille, comme je vous le montrerai. Et je crois bien qu'une infanterie ainsi ordonnée l'emporterait sur toute autre infanterie.¹¹
- 10 Quant à la « la variation des ordres », l'expression désigne essentiellement dans *L'art de la guerre* la façon de disposer les troupes « selon la qualité du site et la qualité et la quantité de l'ennemi » (III, 7, p. 606) et de faire manœuvrer les troupes sur le champ de bataille ; Machiavel explicite ainsi que « faire varier l'ordre » peut signifier « revenir en arrière alors qu'on avance, ou avancer alors qu'on recule, ou se mettre en marche alors qu'on est arrêté, ou s'arrêter alors que l'on est en marche » (II, 7, p. 567) ; il parle aussi de la capacité à remettre les troupes en bon ordre au cours du combat ; mais pour cet aspect de la technique militaire, il utilise plutôt l'expression *il modo di rifarsi* (la façon de refaire les rangs).
- 11 La réponse aux problèmes de l'heure consiste donc non seulement à se pourvoir d'armes propres mais également à le faire en mettant sur pied un « ordre tiers » dont les caractéristiques militaires – les ordres et les armes – sont précisément évoquées, même si c'est de façon très resserrée. Voilà donc comment le rédempteur de l'Italie pourra racheter les « péchés de princes » : la question des armes, fondamentales pour tout prince qui désire acquérir ou maintenir un État, prend une importance toute particulière lorsque l'Italie est « esclave et outragée » (*Le prince*, XII, 34). Cette réflexion sur la guerre et les armes, fortement présente dans *Le prince*, l'est également dans ses autres ouvrages : dans *L'art de la guerre*, bien sûr, mais aussi dans les *Discours* et les *Histoires florentines*. Elle repose sur une lecture de longue durée de l'histoire italienne et notamment du rôle négatif joué par l'Église dans ce processus qui amena les Italiens « à prendre à leur solde des étrangers ». Elle naît également de sa « longue expérience des choses modernes » (*Le prince*, lettre de dédicace), de sa propre expérience de diplomate et d'organisateur militaire.

Les obligations que les Italiens ont envers l'Église

- 12 Dans un passage des *Discours*, III, 30, Machiavel fait une référence explicite à la Bible – c'est d'ailleurs la seule fois où le mot Bible est utilisé dans les *Discours*. Machiavel explique comment il faut la lire *sensatamente*, c'est-à-dire « de façon sensée », « en donnant du sens ». Cet adverbe, *sensatamente*, est également

¹¹ *Dell'arte della guerra, libro secondo* : « Cosimo Dite, pertanto, come voi l'armeresti. Fabrizio Prenderei delle armi romane e delle tedesche, e vorrei che la metà fussero armati come i Romani e l'altra metà come i Tedeschi. Perché, se in seimila fanti, come io vi dirò poco di poi, io avessi tremila fanti con gli scudi alla romana e dumila picche e mille scoppiettieri alla tedesca, mi basterebbono ; perché io porrei le picche o nella fronte delle battaglie, o dove io temessi più de' cavagli ; e di quelli dello scudo e della spada mi servirei per fare spalle alle picche e per vincere la giornata, come io vi mostrerò. Tanto che io crederrei che una fanteria così ordinata superasse oggi ogni altra fanteria » (édition citée, p. 565).

employé dans les *Discours*, I, 23 pour dire comment il faut lire les livres d'histoire (*le istorie*) : il désigne donc une façon de lire qui aille au-delà des opinions reçues, qui interroge les textes ; c'est une façon de désigner une lecture critique, active. Et, selon Machiavel, « celui qui lira la Bible en lui donnant du sens, verra que Moïse, pour établir ses lois et ses ordres, a tué un nombre infini d'hommes ». Cette remarque qui met en évidence le lien originel de la religion avec les armes, le fait que le message divin implique que le sang soit versé, n'est pas marginale dans la pensée de Machiavel. Sa lecture des événements historiques de son époque, et plus largement de l'histoire de l'Italie, tend précisément à montrer que la responsabilité politique de l'Église romaine est de n'avoir pas appliqué de façon cohérente cette leçon qu'elle aurait dû tirer de l'expérience de Moïse : l'Église, en dénouant le lien que la religion a avec les armes, a rendu les Italiens *sanza religione e cattivi* (*Discours*, I, 12), termes qu'il faut comprendre dans toute leur épaisseur. « Sans religion », c'est-à-dire sans ce lien qui permet la constitution d'une communauté apte à combattre, et donc *cattivi*, « méchants » certes, dans le sens moral du terme, mais aussi, au sens étymologique, toujours vivace au XVI^e siècle, « captifs », et donc incapables de faire face à l'ennemi. Cette coupure, elle est en quelque sorte la cause de la faiblesse des armées italiennes et on la perçoit très nettement dès lors que l'on compare la situation des Italiens à celle des Romains, chez lesquels la religion servait de fondement à la vertu guerrière : pour Machiavel, l'Église romaine est la principale responsable de l'abandon des « armes propres », ces « populations armées » qu'un lien d'amour unit à leur chef, et qui, seules, permettent les victoires.

- 13 Cette lecture selon laquelle c'est la faute de l'Église si les armées italiennes sont des armées mercenaires et non des « armes propres » est clairement mise en évidence dans le chapitre XII du *Prince* :

[28] Il faut donc que vous compreniez comment, sitôt que, en ces temps reculés, l'Empire commença à être bouté hors d'Italie et que le pape, dans le temporel, y obtint plus de réputation, l'Italie se divisa en plusieurs états, ce qui fit que beaucoup des grosses cités prirent les armes contre leurs nobles qui, auparavant, ayant la faveur de l'Empereur, les tenaient écrasées (et elles avaient les faveurs de l'Église qui voulait se donner de la réputation dans le temporel) ; et dans bien d'autres, des citoyens devinrent princes. [29] De ce fait, l'Italie étant presque tombée entre les mains de l'Église et de quelques républiques, et les uns étant prêtres et les autres des citoyens ayant pour habitude de ne rien connaître aux armes, ils commencèrent à prendre à leur solde des étrangers. (je souligne)

- 14 Par ailleurs, tout un chapitre des *Istorie fiorentine* (I, 30) est consacré à l'analyse détaillée du processus historique qui détermine la place prépondérante de l'Église en Italie. C'est ce processus historique qui, selon Machiavel, conduit au « *mondo guasto* » (*Istorie fiorentine*, V, 1), au monde privé de vertu de « *questi nostri corrotti tempi* » (*Discorsi*, II, 19).
- 15 Ce point de départ de l'analyse machiavélienne – le monde dans lequel il vit est privé de toute vertu, notamment de toute vertu militaire, et l'Église est la responsable de cet état de fait, c'est envers elle que lui-même et les Italiens de son époque doivent se sentir « obligés », car c'est à elle qu'ils doivent de vivre dans un monde corrompu – implique de renverser des jugements solidement établis sur le rôle positif de la présence du Siège apostolique en Italie. Lire l'histoire de l'Église en Italie de façon sensée, en lui donnant du sens, c'est se rendre compte des « obligations » que les Italiens ont à son égard : ils sont « sans religion » et *cattivi*. Il faudrait, pour être plus précis, distinguer la position que Machiavel ébauche dans *Le prince* – où il estime sans doute que la situation est telle, avec le rôle spécifique que peuvent jouer les Médicis dès lors que le pape

Léon X est l'un d'eux, que l'on peut espérer que l'Église comprendra qu'elle doit jouer un rôle dans la mise en place d'« armes propres » – et celle des *Discours*, où seules les critiques acerbes ou ironiques prennent place. Quoi qu'il en soit, donner du sens aux événements qui ont suivi la venue en Italie des troupes de Charles VIII en 1494, c'est, pour Machiavel, mettre en évidence que les défaites subies par « les armées tout italiennes » sont dues à l'abandon des armes propres, à cause du rôle joué par l'Église en Italie. Dès lors, on peut comprendre le sens de la polémique acerbe de Machiavel contre l'Église et les prêtres : il entend « dire du mal du mal », détruire ce qui cause la faiblesse de l'Italie, avant même (ou, du moins, en même temps) de proposer d'autres solutions, d'autres analyses¹².

La longue expérience des choses modernes

- 16 Cette certitude que la question principale à résoudre dans la conjoncture est celle des armes, Machiavel l'avait bien avant d'écrire ses textes, lorsqu'il était aux affaires, pendant les quinze années au cours desquelles il était en apprentissage dans l'*arte dello stato*. Dans ses écrits de gouvernement, ses lettres de mission et d'ambassade, il ne cesse de constater cette importance de la question des armes. Au cours de ses missions en Italie, en France, en Allemagne, il a appris que Florence ne comptait pour rien (*pro nihilo*, rapporte-t-il dans une lettre) auprès des Français parce qu'elle n'avait aucun poids militaire, que Cesare Borgia était redouté parce qu'il avait des armes propres, et son opinion est faite. Il n'aura de cesse de faire triompher à Florence son point de vue sur les mérites comparés des armes mercenaires et auxiliaires d'un côté, des armes propres de l'autre ; il prône la mise en place d'une armée permanente, l'*ordinanza*, formée de fantassins recrutés parmi les sujets de Florence, encadrés et entraînés par des officiers florentins. Son *Decennale*, histoire en vers de la décennie 1494-1504, terminé en novembre 1504 et publié en janvier 1506, se termine par deux vers qui expriment sans ambiguïté son point de vue : « [...] mais le chemin serait aisé et court / si vous rouvriez le temple de Mars. » Le *Decennale* est publié, par les soins d'Agostino Vespucci, collègue de Machiavel à la chancellerie, au moment même où le secrétaire commence à lever les fantassins de l'*ordinanza* florentine. Le 15 février 1506, les premiers bataillons défilent et font l'exercice place de la Seigneurie. Après la mise en place des troupes viennent les textes, la *Cagione dell'ordinanza*, mars 1506, et la *Provvisione della ordinanza*, novembre 1506, dans lesquels il synthétise les raisons pour lesquelles il faut mettre sur pied cette milice et les formes qu'elle doit prendre. En décembre 1506 est désignée la magistrature – les « neuf officiers de l'ordonnance et milice florentine » – dont Machiavel fut nommé chancelier le 12 janvier 1507.
- 17 Dans les deux textes qu'écrivit Machiavel à propos de l'*ordinanza*, le lien entre les lois et les armes est mis en lumière :

Qui dit empire, royaume, principat ou république [...] dit justice et armes. Vous, de la justice, vous n'en avez pas beaucoup et des armes pas du tout ; et la seule façon de ravoir l'une et l'autre est de s'ordonner pour les armes. (*Cagione dell'ordinanza*)

¹² La formule *dir male del male*, « dire du mal du mal », est utilisée par Machiavel dans les *Discours*, précisément pour définir le rôle négatif de la religion catholique qui a convaincu les chrétiens que « *é male dir male del male* », ce qui a pour conséquence que « les scélérats », qui tirent parti de cet état des choses, « font le pire qu'ils peuvent faire » ! *Dir male del male*, c'est, au contraire, faire ce que fait Machiavel en tournant en ridicule l'Église ou en la blâmant avec vigueur parce qu'elle a abandonné le lien du sang et du sacré, de la foi et des armes. Pour lui, il n'y a pas de doute, la religion sert aussi à faire la guerre.

Toutes les républiques, qui dans les temps passés se sont maintenues et étendues, ont toujours eu pour fondement principal deux choses, à savoir la justice et les armes, pour pouvoir mettre un frein aux sujets et les corriger, et pour pouvoir se défendre des ennemis. (*Provvisione della ordinanza*)¹³

- 18 Cette idée selon laquelle les fondements des États sont la justice et les armes est reprise avec précision dans le chapitre XII du *Prince* :

Les principaux fondements que doivent avoir tous les états, les vieux comme les nouveaux ou les mixtes, sont les bonnes lois et les bonnes armes ; et puisqu'il ne peut y avoir de bonnes lois là où il n'y a pas de bonnes armes, et que là où il y a de bonnes armes il faut bien qu'il y ait de bonnes lois, je laisserai de côté les propos sur les lois et je parlerai des armes.

- 19 Machiavel se réfère ici aux toutes premières lignes de la préface des *Institutes* de Justinien, un des fondements de la culture juridico-politique du Moyen Âge et de la Renaissance ; la majesté impériale repose sur les lois et les armes : « *Imperatoriam maiestatem non solum armis decoratam sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus, et bellorum et pacis, recte possit gubernari.* » Mais de fait, malgré cette allusion évidente à la tradition romaine, Machiavel ne va parler, dans ses textes sur *l'ordinanza* comme dans le chapitre XII du *Prince*, que des armes et il semble citer les lois pour mémoire. On peut donner un autre exemple de cette façon de faire, en déplaçant légèrement notre interrogation de la question de la justice et des armes à celle de la façon même de combattre.

- 20 Dans le chapitre XVIII du *Prince*, celui où il s'interroge pour savoir « de quelle façon un prince doit garder sa foi » (c'est-à-dire tenir parole), Machiavel fait référence implicitement, mais sans l'ombre d'un doute, au traité sur les devoirs (*De officiis*) de Cicéron. Machiavel commence par expliquer à ses lecteurs qu'« il y a deux manières de combattre : l'une par les lois, l'autre par la force. La première est le propre de l'homme, la seconde des bêtes ». L'expression italienne *dua generazioni* (deux manières, deux genres) calque une expression cicéronienne, *duo genera decertandi* :

Il y a en effet deux manières de combattre, l'une par la discussion, l'autre par la force, et la première est propre à l'homme, l'autre aux bêtes ; il faut recourir à cette dernière s'il n'est pas possible d'utiliser la première. (*De officiis*, I, 34)

- 21 Mais si la formulation est empruntée à Cicéron, les conclusions tirées ne sont pas les mêmes : pour Cicéron la force, propre aux bêtes, n'est à utiliser que dans le cas où la nécessité y contraint ; pour Machiavel, l'expérience montre qu'il faut être prêt à user en permanence de l'une et de l'autre (« Mais comme, souvent, la première ne suffit pas, il faut recourir à la seconde : de ce fait, il est nécessaire à un prince de bien savoir user de la bête et de l'homme »). La métaphore du centaure indique précisément qu'il faut être à la fois homme et bête et que c'est la situation, la nécessité, la « qualité des temps » qui amène à choisir l'une ou l'autre manière de combattre. Si la nécessité amène à combattre à la manière des bêtes, c'est-à-dire par la force, il faut être capable d'imiter le renard et le lion. Cette fois aussi, il y a une citation du *De officiis* et un jeu avec les positions cicéroniennes :

Il y a en effet deux façons de faire une injustice, c'est-à-dire soit par la force soit par la ruse (*aut vi aut fraude*), la ruse est propre au renard, la force au lion (*fraus quasi vulpeculae, vis leonis*) ; l'une et l'autre sont tout à fait contraires à l'homme, mais la ruse est digne de plus de haine encore. (*ibid.*, I, 41)

¹³ N. Machiavelli, *op. cit.*, vol. I, p. 26 et 31.

- 22 Les conclusions sont, là aussi, fort loin d'être identiques, puisque Machiavel écrit que le prince doit être en permanence l'un et l'autre : « Il faut donc être renard pour connaître les rets, et lion pour effrayer les loups : ceux qui se contentent de faire le lion ne s'y entendent pas. » En effet, le prince doit faire en sorte, écrit-il en conclusion du chapitre, « de vaincre et de maintenir son état ; les moyens seront toujours jugés honorables et, toujours, loués par tout un chacun ».
- 23 On voit bien que la lecture et la citation des anciens et la réflexion sur le double fondement des États sont menées par Machiavel à la lumière de l'expérience historique qu'il a vécue, en tant qu'acteur, depuis 1494 : le constat de la faiblesse militaire de la cité-État florentine face aux armées des grandes monarchies nationales. Choisir de parler des armes et non des lois découle d'une analyse implicite mais on ne peut plus claire de la « qualité des temps » : la guerre et l'état d'urgence qu'elle a fait naître déterminent les choix à faire ; penser la guerre et les façons de la mener est la tâche prioritaire du moment.

L'amour comme force militaire

- 24 Dans *L'art de la guerre*, Fabrizio Colonna, porte-parole de Machiavel dans le dialogue, ne cesse de se référer à « ses » Romains ; tout le livre II et bonne part des deux autres livres des *Discours* sont consacrés aux façons de faire la guerre des Romains : ces derniers sont évidemment pour Machiavel les exemples à suivre en matière militaire tant qu'ils combattent avec leurs propres armes ; en revanche ils sont donnés comme exemple négatif, précisément lorsqu'ils confient leur armée aux soldats de métier et aux armées composées de soldats étrangers ; cette erreur, expose-t-il dans le chapitre XIII du *Prince*, est à l'origine de la ruine de l'Empire romain :

[25] Et si l'on considère la première cause de la ruine de l'Empire romain, on constatera que cela a consisté seulement à prendre des Goths à sa solde : en effet, c'est à partir de ce début-là que les forces de l'Empire commencèrent à perdre de leur nerf ; et toute la vertu qui le quittait, elle se donnait à eux.

- 25 On remarquera aussi, à propos des Romains, une absence très notable dans *Le prince*, au point de requérir une interprétation ; lorsque, dans le chapitre XIII, 27, Machiavel donne la définition des armes propres que nous avons citée plus haut, il précise :

[...] la façon d'ordonner ses propres armes sera facile à trouver si l'on examine les ordres des quatre susnommés par moi, et si l'on voit comment Philippe, père d'Alexandre le Grand, et comment nombre de républiques et de princes se sont armés et ordonnés : et je m'en remets en tout point à ces ordres-là.

- 26 Si « les quatre susnommés » sont bien Cesare Borgia, Hiéron de Syracuse, Charles VII et David, il n'y aurait alors, parmi les exemples à suivre, aucun représentant de la façon *romaine* d'ordonner ses propres armes. On peut par ailleurs remarquer que les Romains sont également absents du chapitre XXVI, puisque Machiavel y cite trois des hommes « excellents » du chapitre VI – Moïse, Cyrus, Thésée – mais pas Romulus. Je serais tenté de voir un double indice dans ces absences : en quelque sorte, Machiavel montre que la place des Romains est à prendre.
- 27 Machiavel, dans le prologue du premier livre de ses *Discours sur la première décade de Tite Live*, va s'appuyer sur une lecture polémique de la tradition humaniste pour fonder le nécessaire recours aux exemples des Anciens en matière politique

et militaire. La polémique porte sur la façon dont, d'après lui, les humanistes suivent, à juste titre, l'exemple des Anciens en ce qui concerne les arts, la médecine et le droit, mais se refusent à le faire en matière politique et militaire :

Néanmoins, pour ordonner les républiques, maintenir les états, gouverner les royaumes, ordonner la milice et mener la guerre, juger les sujets, accroître l'empire, on ne trouve ni prince ni république qui ait recours aux exemples des Anciens.¹⁴

- 28 Cette erreur résulte d'une mauvaise lecture de l'histoire et, dans *L'art de la guerre*, il va justement tenter de remettre en cause un des préjugés qui en découlent : celui qui consiste à croire que rien n'est plus dissemblable que la vie civile et la vie militaire. Beaucoup ont eu cette opinion, écrit-il, mais si on considérait *gli ordini antichi*, on ne verrait rien qui soit plus proche, plus conforme l'un à l'autre que ces deux conditions¹⁵. Les raisons de l'écriture de *L'art de la guerre* viennent de cette certitude :

Et estimant quant à moi, par ce que j'ai vu et lu, qu'il ne serait pas impossible de la ramener [la milice] à ses antiques façons et de lui rendre quelque forme de sa vertu passée, je décidai, pour ne pas passer mes temps oisifs sans réaliser quelque chose, d'écrire, pour la satisfaction de ceux qui sont amateurs des antiques actions, ce que je comprends de l'art de la guerre.¹⁶

- 29 C'est donc en s'appuyant sur ce qu'il a vu (son expérience vécue des guerres d'Italie) et lu (l'exemple des Romains qu'il tire de sa « continue lecture des choses anciennes ») que Machiavel explicite une thèse centrale, qui tire les conséquences de sa polémique contre les armes mercenaires : l'idée du citoyen (ou du sujet) devenant soldat non par amour de la guerre ou par profession mais par nécessité et par amour de sa patrie (et de celui ou ceux qui la gouvernent). Cette idée du lien d'amour s'opposant au métier pourrait paraître contradictoire avec la thèse exprimée dans le chapitre XIV du *Prince*, dans lequel Machiavel énonce qu'« un prince ne doit donc avoir d'autre objet ni d'autre pensée, et ne doit rien choisir d'autre pour art, hormis la guerre, et les ordres et la discipline de celle-ci ; car c'est le seul art qui convienne à celui qui commande ». En fait Machiavel précise clairement que si, dans une cité bien ordonnée, il est nécessaire que personne n'ait la guerre pour métier, en revanche c'est bien le métier de l'instance publique (qu'il s'agisse d'un *regno* ou d'une *repubblica*). Le prince ou la république ont besoin d'hommes (de sujets ou de citoyens) qui, lorsque la qualité des temps contraint à faire la guerre, la fassent « volontiers, par amour » mais qui, quand la guerre est terminée, rentrent encore plus volontiers chez eux, pour vivre d'un autre métier que celui de la guerre : les rois, les princes, mais tout autant les républiques, « doivent avoir des infanteries composées d'hommes, qui, lorsqu'il est temps de faire la guerre, y aillent volontiers par amour de lui et puis, quand vient la paix, s'en retournent encore plus volontiers chez eux ».
- 30 Machiavel développe d'ailleurs, de façon plus précise que dans *Le prince*, l'idée selon laquelle la décadence romaine commence précisément quand les empereurs décident de désarmer le peuple romain, pour pouvoir plus facilement le commander. Alors, la guerre devient un métier et l'insolence des soldats les rend redoutables envers le sénat et l'empereur :

¹⁴ *Ibid.*, vol. I, p. 198 (Nous traduisons).

¹⁵ *Dell'arte della guerra, proemio* (édition citée, p. 529-530).

¹⁶ *Ibid.* : « *E giudicando io, per quello che io ho veduto e letto, ch'è non sia impossibile ridurre quella [la milizia] negli antichi modi e renderle qualche forma della passata virtù, diliberai, per non passare questi mia oziosi tempi senza operare alcuna cosa, di scrivere, a sodisfazione di quegli che delle antiche azioni sono amatori, della arte della guerra quello che io ne intenda* » (p. 530).

Parce qu'Octavien d'abord et puis Tibère, pensant plus à leur puissance propre qu'à l'utilité publique, commencèrent à désarmer le peuple romain pour pouvoir plus facilement le commander et à maintenir continuellement les mêmes armées aux frontières de l'Empire. Et parce qu'ils jugèrent aussi qu'elles ne suffisaient pas pour freiner le peuple et le sénat romain, ils mirent en ordre une armée, appelée prétorienne, qui restait près des murs de Rome et était comme une forteresse sur cette cité. Et parce qu'alors ils commencèrent librement à permettre que les hommes affectés dans ces armées ne fassent de la milice leur métier, il en naquit aussitôt l'insolence de ceux-ci et ils devinrent redoutables pour le sénat et dommageables pour l'empereur [...].¹⁷

- 31 L'idée d'une armée dont les soldats, liés à leurs chefs par un sentiment d'amour, ne se considèrent pas comme des militaires de profession est sans doute une des thèses les plus visionnaires de Machiavel, trop moderne pour être entendue. Malgré l'évidence des « défaites miraculeuses » subies par l'Italie – écrit, avec amertume et ironie, Machiavel dans les toutes dernières lignes de *L'art de la guerre* – les princes d'aujourd'hui « demeurent dans la même erreur et vivent dans le même désordre ».

¹⁷ *Dell'arte della guerra, libro primo* : « Perché Ottaviano, prima, e poi Tiberio, pensando più alla potenza propria che all'utile pubblico, cominciarono a disarmare il popolo romano per poterlo più facilmente comandare, e a tenere continuamente quegli medesimi eserciti alle frontiere dello Imperio. E perché ancora non giudicarono bastassero a tenere in freno il popolo e senato romano, ordinarono uno esercito chiamato Pretoriano, il quale stava propinquo alle mura di Roma ed era come una rocca addosso a quella città. E perché allora ei cominciarono liberamente a permettere che gli uomini deputati in quelli eserciti usassero la milizia per loro arte, ne nacque subito la insolenza di quegli, e diventarono formidabili al senato e dannosi allo imperadore [...] » (p. 542).